

Juliette Keating

Awa

Extrait

Elle

Poc !

Elle entendit l'impact. Le ballon vint rouler entre ses jambes : elle perdit l'équilibre, tomba sur le bitume qui lui brûlait les fesses à travers le pantalon. Son cœur battait à l'étouffer et la panique la clouait au sol, tel un insecte à longues pattes basculé sur le dos. Aveuglée, elle plissa les paupières : angles des murs, éclats métalliques des toits, blancheur d'un ciel immense que traversait un oiseau. L'oreille perçut le tapotement de pas qui s'approchaient en courant. Elle tenta de se remettre debout malgré le vertige. Douleur. Mais soudain, ça sentait la menthe fraîche, le sucre et la transpiration. Elle ne distingua qu'une ombre opaque aux contours flous qui se mouvait sur l'acier éblouissant du ciel. D'une voix chantante, la silhouette s'avoua désolée, vraiment : le garçon lui offrait le secours de sa main tendue, tandis que ses deux copains, restés en retrait, pouffaient de rire sur la petite place déserte.

– Tiens !

D'un mouvement de menton, elle refusa l'aide comme les excuses et le bonbon bleu, au creux de la paume, qu'il lui présentait en dépliant les doigts.

Elle se releva péniblement. Le sac avait roulé sur le trottoir. Elle le ramassa d'un coup de patte : le plastique se lissa sous le poids de la bouteille de lait qu'elle avait volée. Maintenant dressée devant lui, elle dépassait le garçon d'une demi-tête. Longuement, ils s'envisagèrent. En jogging vert pomme, des épis au sommet du crâne, le garçon renifla, haussa les épaules, fourra le bonbon dans sa bouche et s'empara du ballon avant qu'il ne dévalât la rue. Puis, en quelques bonds, il rejoignit ceux

qui l'attendaient entre les troncs maigres et corsetés de jeunes platanes au feuillage figé. Le jeu reprit. La jeune fille grimaça ; dans sa chute, elle s'était tordue la cheville mais elle n'en voulut rien laisser paraître aux trois paires d'yeux moqueurs qui l'observaient s'éloigner en boitillant. Elle étancha la sueur qui lui coulait sur les tempes avec sa manche, serra le lait contre son ventre et quitta la placette. Le sol tanguait un peu sous ses pieds mal chaussés de tongs trop grandes.

L'ombre des bâtiments ne rafraîchissait pas le trottoir. Les stores restaient clos, les fenêtres entrouvertes. On n'entendait pas le piaillage des moineaux, mais un grésillement continu. La ville, comme une gigantesque plaque chauffée à blanc. De rares véhicules aux arêtes vives se traînaient sur l'asphalte dans un bruit de succion. Soudain, dans quelque cuisine, la chute d'un couvert métallique sur du carrelage ébranla le décor. La silhouette brune accéléra le pas. Elle fila dans la rue, labile, telle une âme errante.

Jambes flageolantes, la peau couverte d'une couche de crasse poisseuse à l'odeur têtue, elle traversa l'épaisseur de l'air, courba le dos sous le poids monstrueux du soleil. Elle sentait la ville, tout autour, entendait battre les milliers de cœurs qui pompaient la vie à l'abri des murs, dans la moiteur des chambres, derrière les grilles baissées des magasins. Des milliers de cœurs pareils, ces viscères auxquels on attribuait ces sentiments si forts que des gens se jetaient dans le vide. Elle se félicitait de ne les avoir jamais éprouvés. Elle n'était pas faite pour tomber amoureuse, et c'était très bien comme ça, se réjouissait-elle en se mordant la lèvre. Le visage du garçon au ballon lui traversa l'esprit : il avait un grain de beauté sur la joue. Elle fit un grand pas par-dessus un tas de sable, chancela à cause de sa cheville douloureuse.

La rue n'était qu'un long chantier. On avait défoncé les trottoirs pour sceller dans le sol des pavés lisses, blonds, à l'apparence délicate, presque fragiles. Les ouvriers, chassés par la chaleur extrême, avaient abandonné les travaux. Rouleaux compresseurs et pelles mécaniques restaient là, recroquevillés, tels des gorgones de fer aux aguets sur les plaies des voies éventrées. La jeune fille disparut dans l'entrebâillement d'un immeuble vétuste. Elle fronça le nez,

frissonna. Dans l'entrée moite, elle percevait encore, assourdis, les appels inlassables des garçons, pour une passe, un tir, leurs cris pour un but. Elle sortit de la poche du pantalon trop large, la clé. La serrure fonctionnait sans bruit. Elle entra, à tâtons, dans la pénombre de sa chambre.

Le volet, toujours clos bien que disjoint, laissait passer des rais de lumière avare éclairant faiblement une pièce grande comme un tapis qui donnait sur la cour. Elle ferma doucement la porte, posa le lait sur le cageot recouvert d'un carré de toile cirée et se dévêtit.

Elle vivait nue, été comme hiver, suivant l'image qu'elle se faisait de la femme dont elle s'était choisie le nom.

– Awa ? Tu t'appelles Awa ? avait répété Thomas qui s'était accroupi pour amadouer la fillette tapie au fond d'une cabine téléphonique.

Éva, Ève, Awa. Ça lui avait traversé la tête comme un éclair de vérité. La petite fille avait baissé le front en signe d'acquiescement, stupéfaite d'avoir été comprise, presque malgré elle, par cet étranger. Awa : à qui appartenait ce prénom qui n'était pas le sien ? L'homme lui avait tendu la main, elle l'avait suivi.

Awa s'assit sur le matelas. Thomas avait récupéré un lit au sommier fatigué. Elle l'avait rafistolé plusieurs fois mais les lattes s'étaient brisées une à une : elle avait posé le matelas par terre. L'homme l'avait trouvée dans la rue, petite fille perdue, abandonnée dans une cabine téléphonique. Elle s'était donné un prénom dont elle n'apprit que plus tard le sens, Éva, Ève, Awa, la première femme chassée du Paradis. Il l'avait élevée comme sa fille pendant dix ans. Un jour, brutalement, Thomas avait disparu. Depuis qu'elle était seule, Awa respirait mal.

Elle ouvrit la bouteille de lait, en vida le tiers d'une goulée et s'immobilisa. Elle avait entendu une porte grincer : un couple, dont elle reconnaissait les bruits, entrait dans la cour. Cachée derrière le volet fendu, Awa regarda la femme en vêtements marine, les cheveux tirés et toujours le même homme aux boucles grisonnantes, qui lui semblait un sale type. Elle se méfiait de ces deux-là, de ce couple bizarre qui n'habitait pas

l'immeuble presque vidé de ses habitants. Ils avaient déboulé un jour, attirés par elle ne savait quoi, comme s'installent les blattes. La cour servait de planque à leurs ébats. Elle entendit claquer le couvercle de la poubelle. Souvent l'envie de la fouiller lui était venue, mais qu'y aurait-elle trouvé? Des rats. Elle voyait la horde de rongeurs lui sauter à la gueule, lui planter ses innombrables dents dans la gorge. Elle frissonna malgré la canicule de ce début d'été, essuya d'une paume hésitante la sueur froide qui lui coulait entre les seins et but encore un peu de lait. Les deux s'attardaient sous la fenêtre, si petite que Thomas l'appelait la lucarne, tandis qu'Awa se demandait, patientant en silence jusqu'à ce qu'ils poussent leur grognement final, quel surcroît de plaisir ils pouvaient bien gagner à faire l'amour ici, entre les étais, parmi le bourdonnement des mouches et les exhalaisons des ordures qui pourrissaient dans la touffeur. Elle n'aimait pas ça.

Awa surprit la femme rajuster une culotte de dentelle sous sa jupe. Une paire de jambes, peau blafarde, luisante sous le soleil, le tronc mangé par l'ombre du mur. L'homme lui murmurait des propos inaudibles. La savaient-ils là, épiant leurs caresses entre les lames bancales du volet? Awa le croyait parfois. Depuis la disparition de Thomas, elle n'avait plus confiance en personne. Comme un animal traqué, elle respirait à bas bruit. Enfin le couple se tira, hors d'haleine. Awa put reprendre son souffle.

Le lait lui redonnait des forces. Allongée sur le matelas, elle se courba vers l'avant, palpa sa cheville légèrement enflée. Elle sourit au souvenir du garçon aux épis, de son jogging vert pomme et du bonbon bleu. Elle aurait dû l'accepter. Le désir de la menthe sucrée l'envahit d'un coup mais elle haussa les épaules. Awa releva la tête, découvrit son reflet dans le miroir mural voilé d'une fine couche de poussière. Elle eut un sursaut craintif: il lui semblait qu'une inconnue la dévisageait d'un œil mauvais. Une nouvelle fois, elle tenta de prendre possession de son image; elle contraignit son esprit à plaquer sans flottement cette structure osseuse enveloppée de peau à l'idée qu'elle se faisait d'elle-même. Moi ?

Un pied large enfonçait le matelas couvert d'une toile grossière, rouge sang. L'autre, couché sur le côté, exhibait une voûte plantaire bien creusée, d'un ivoire parcheminé. Les jambes très fines, longues et pliées, formaient deux flèches : la première, allongée, délimitait la forme aiguë sur la toile ; la seconde, verticale et dont le genou proéminent constituait le sommet, supportait le menton boudeur d'Awa. Les bras maigres et finement musclés, rattachés au buste par de petites épaules pointues, laissaient pendre à leurs bouts les paumes claires de deux longues mains qui reposaient sur l'aine, dissimulant le sexe, la double parenthèse des lèvres, la touffe noire, crépue. Les seins petits, incurvés, posés comme deux pierres sur la cage thoracique, pointaient vers le haut des mamelons aux aréoles peu marquées. Les paupières mi-closes laissaient filtrer la lumière d'un regard fier qui fusait d'une tête un peu trop grande pour ce corps fragile. Awa plissa un nez court, écarta les lèvres, mit au jour la dentition parfaite, qui luit dans la pénombre ; elle ouvrit grand la bouche et, rétractant la langue, explora le demi cercle inférieur de dents intactes. Elle eut une moue dubitative et détourna les yeux.

Quel âge avait-elle ? Les papiers que Thomas lui avait apportés quand, soudain métamorphosée en belle jeune fille, il décida qu'elle ne pouvait plus se passer d'une identité en bonne et due forme, nom, prénom, date et lieu de naissance, et d'une nationalité :

– Française, forcément.

L'extrait d'acte de naissance et la carte d'identité lui donnaient des parents pour la forme et les quatorze ans d'une collégienne en pleine croissance. Mais elle se sentait plus vieille. Seize, dix-sept ans ? Les documents ne lui avaient rien appris sur elle, bien sûr : ils étaient faux, volés, falsifiés, achetés par Thomas à prix d'or. Dans l'un des journaux gratuits qui jonchent le sol à l'entrée du RER, elle avait lu que les médecins de la police pouvaient estimer l'âge d'un mineur avec une précision de dix-huit mois : densité osseuse du poignet gauche, observation anatomique du coude ou du bassin, mesure de la hauteur utérine, pilosité et, en dernier recours, examen du panoramique dentaire.

Awa avait consulté des livres à la bibliothèque. D'où venait-elle? Elle ignorait son origine ethnique, qui pouvait influencer sur son anatomie, avait-elle appris. Ni grande, ni petite, elle hésitait à se classer parmi les Africains longilignes du Sahel ou les brévilignes des zones tropicales humides. Aussi loin qu'elle pouvait se souvenir, elle n'avait connu que la grisaille de cette ville d'Europe. De plus, si grâce à Thomas elle avait mangé à sa faim ces dix dernières années, elle ne savait plus quelle avait été sa vie avant leur rencontre. Enfin, toujours plus ou moins recluse, vivant cachée, elle n'avait pas bénéficié de l'exercice physique indispensable à une croissance harmonieuse. D'ailleurs, elle ne grandissait plus depuis qu'une fois par mois un sang épais lui coulait entre les cuisses. Des repères tracés au crayon sur le mur de la chambre témoignaient des étapes de la croissance d'Awa depuis que Thomas l'avait extirpée de la cabine téléphonique et le mètre zéro quatre qu'elle mesurait alors. Avant de disparaître, Thomas l'avait une dernière fois plaquée contre le mur. Mais elle ne dépassait pas le plus haut repère. Maintenant, tout ce que le temps pouvait lui faire, c'était l'atrophier :

– Parce que le squelette se tasse avec l'âge, lui avait déclaré Thomas en rigolant.

Allongée sur le matelas, Awa imaginait sa décroissance, le rapetissement de son corps à un mètre zéro quatre, quelques centimètres : la fonte d'elle-même jusqu'au haricot, jusqu'à la cellule, jusqu'à l'effacement. Elle se recroquevilla, couvrit sa peau nue de la toile rouge sang et ferma les yeux. Tout au fond de sa solitude, elle écoutait les battements rapides de son cœur puis, plus lents, tapant fort les tempes de son tam-tam de sabbat, elle sentit la pulsation première, le cœur de l'autre vivant qui avait contenu son être et dont elle avait perdu le visage comme le nom : le cœur de sa mère. Elle s'endormit.

Lui

L'œil furieux de la jeune fille ne l'avait plus quitté. Et sa maigreur ! Ses longs bras sous le tee-shirt flottant, malpropre. Les doigts immenses étendus sur le mur puis agrippant le sac. Peurs. La sienne, lisible dans ses yeux hagards d'animal traqué. Et lui, peur qu'elle ne se casse, qu'elle ne se désarticule tel un pantin, que son corps ne se délite sur le trottoir et qu'elle disparaisse, cendres balayées par un souffle. À l'école, au collège, il en avait embêté des filles : croche-pattes dans la cour, bousculades dans l'escalier, il en avait tiré des tresses ! Cette maigrichonne, il devrait rire de ses pieds rose dessous, aux ongles malpropres, crispés dans des tongs si laides, à grande fleur en plastique jaune.

– Pouilleuse, clocharde, raillaient les copains.

Lui, ne comprenait pas ce qui lui arrivait, ce désir soudain, absolu. Aux coins des rues, Raphaël guettait la silhouette exsangue qu'un ballon avait, tel un vertige, culbuté. Chaque jour, présent sur la petite place, le ballon dans le sac, l'espoir au cœur : la voir, la suivre, la toucher. Déshabiller cette maigreur déjà nue, lire son destin à lui dans les abîmes de son corps à elle. Raphaël s'élançait, courait, shootait. La sueur lui brûlait les paupières. Comme avant, il hurlait au but, gagné ou raté. Mais maintenant, il savait qu'il faisait semblant. De quoi ? De ne pas faire semblant, de tenir son rôle tant bien que mal. N'était-ce pas la comédie qu'il jouait à longueur de journée ? À la famille, aux profs, aux copains. Coller encore à l'image de celui que chacun voulait qu'il fût, dans ses faiblesses-mêmes, dans sa lâcheté adolescente, dans l'égoïsme de cet âge incertain. Et, en secret, libre de ne penser qu'à elle : jolie rançon du jeu dont il se constituait prisonnier. On le trouvait rêveur, possédé par des images secrètes : l'inconnue aurait descendu la rue étroite parmi

l'air fiévreux et les rêves d'après déjeuner. Il l'aurait découverte, là, soudain glissant à sa portée, plus mirage que chair.

– La pouilleuse !

Le cri des copains, déchirant la torpeur, déclencherait l'orage. Dans l'azur, un vol désordonné d'étourneaux. Sans nuage, sans oxygène, un grand éclair dans le vide bleu. Ces imbéciles lui auraient jeté des cailloux :

– Clocharde ! File, sale bête !

Lui, il l'aurait appelée, douceur mêlée d'aigreur, violente caresse de sa voix. Lui dire. Quoi ? Il l'aurait laissée passer, courant courbée sous la pluie de pierres dans ses tonges, flap flap, qui enfonçaient légèrement le bitume amolli et l'aurait suivie à la trace, ombre seconde, forte et déliée. Il ne lui aurait pas parlé. Quel langage était le sien ? Il savait qu'elle avait faim mais sa maigreur lui plaisait. Il se voyait en chevalier : lui tendre un billet pour qu'elle mange, quelques piécettes tirées de son argent de poche pour un litre de lait, un morceau de pain, une poignée de riz. Sur son front de princesse déchue, un peu de sang, une coupure qu'un caillou pointu lui aurait fait. Sur ses lèvres, un peu de lait coulé. Il frissonna : était-il amoureux de l'inconnue ? Raphaël shoota trop fort et le copain se mit à râler :

– Raph, tu penses à quoi ? T'es pas dans le jeu !

Mais non, il ne voulait pas rentrer à la maison. Non, il n'était pas malade. Oui, on pouvait frissonner sous l'étouffoir de l'été sans avoir la gastro. Rester là, sur la petite place, le plus longtemps possible, bien après l'autorisation maternelle, faire semblant, alors que le crépuscule effaçait peu à peu les contours des choses, d'aimer à la folie ce jeu stupide de balle au pied, de vouloir taper dans le ballon, sans fin.

– Allez, encore trois buts et on rentre.

Où était-elle, maintenant ?

– Raph, mais qu'est-ce que tu fiches ?

Il ramassa sa veste aux trois bandes noires sur vert flashy. Aujourd'hui encore, il ne l'aurait pas vue. Demain, oui, demain sûrement ! Il faudrait bien qu'elle sorte de son trou.